

*Où je découvre  
le chat le plus moche*

— Ça doit être le chat le plus moche de toute la région, me dit mon mari, Ronnie, en contemplant la petite photo sur l'écran de mon appareil.

— Elle n'est pas si vilaine, protestai-je.

— On dirait qu'elle sort des égouts... Et regarde-moi ces oreilles ! Elle a vraiment pas l'air aimable.

— T'exagères. Bon, d'accord, on pourrait croire qu'elle vient de se rouler dans la boue. Mais les égouts, quand même...

C'était l'été 2010 et Ronnie était allongé dans un lit d'hôpital, à attendre une greffe de peau suite à une grave blessure à la jambe. Il était tombé dans un escalier et le cadre en verre qu'il portait avait explosé, lui lacérant la jambe. La plaie était profonde, et comme il avait 84 ans, les médecins n'étaient pas pressés de l'opérer. Ancien commando de la marine royale, Ronnie voulait passer sur le billard le plus vite possible.

Je lui rendais visite tous les après-midi. Le service était rempli d'hommes ayant au moins la cinquantaine.

Dans la chambre d'en face se trouvait Adam, un jardinier à la retraite qui n'avait plus toute sa tête et qui ne pouvait plus manger qu'avec ses doigts. Dans celle d'à côté, un homme très malade qui restait alité sans jamais se faire entendre. Un peu plus loin dans le couloir, John, un type guilleret qui attendait une opération et qui s'était fait sermonner la veille par les infirmières parce qu'il s'était éclipsé pour aller boire une bière dans un pub.

Cela faisait plusieurs jours que j'évitais de parler du nouveau chat installé dans la chambre d'amis – Ronnie n'allait vraiment pas bien, il déraillait. Il avait passé toute la nuit précédente à crier que les infirmières voulaient sa mort et que l'hôpital était infiltré par une cellule terroriste. Sa jeunesse dans la lutte antiterroriste, puis comme correspondant de guerre, remontait à la surface. L'infection l'avait rendu délirant. Il avait fait vivre l'enfer aux infirmières.

Le lendemain, ce n'était pas beaucoup mieux. Il avait d'abord eu des hallucinations concernant l'ancien président américain George Bush père, allez savoir pourquoi. Ensuite, il avait décidé qu'il était de nouveau dans la salle de rédaction du *Daily Telegraph*, comme reporter, et il interpellait les infirmières pour leur dire des choses comme : « On ne couvre pas cette affaire comme il faut. Vous feriez mieux de m'envoyer sur place ! » À l'autre bout du couloir, John ne lui en voulait pas pour ses cris. En un sens, il trouvait plutôt amusant que les infirmières qui l'avaient grondé pour son escapade au pub se fassent crier dessus pour leurs manquements à leur déontologie de journalistes ! Moi, j'avais décidé qu'il valait mieux attendre que Ronnie aille mieux avant de lui parler de Tottie.

J'étais très tendue, je dois dire. Ronnie est l'homme de ma vie, et nous vivions ensemble depuis plus de quarante ans. Je détestais le voir dans son lit d'hôpital, surtout dans un service gériatrique. Pour moi, il était toujours le brillant correspondant de guerre que j'avais rencontré, pas un vieillard.

Je n'aime pas les hôpitaux – je ne fais pas confiance aux médecins, aux infirmières, et même à la cantine. Je lui apportais tous les jours quelques choses à manger et j'essayais de lui changer les idées. Je m'efforçais d'avoir des renseignements sur son dossier médical et de comprendre les soins qu'il recevait. Je harcelais les infirmières pour avoir des informations, je vérifiais tout ce qu'ils me disaient en cherchant sur Google quand je rentrais à la maison.

Totalement stressée, je sentais quasiment l'adrénaline circuler dans mes veines. Évidemment, je ne fermais pas l'œil de la nuit. Je n'arrêtais pas de penser à Ronnie, mon esprit refusait de se débrancher. Quand je passe une semaine à faire des visites à l'hôpital – ce qui m'est arrivé plus souvent qu'à mon tour –, je suis une boule de nerfs en pelote.

Le jour où j'ai décidé de parler de Tottie, Ronnie allait un peu mieux. Il avait les idées claires, ce qui était bon signe. J'avais amené mon appareil photo pour lui montrer le chat que j'avais décidé d'adopter, Tottie.

C'était peut-être insensé d'adopter un chat au moment où mon mari avait des problèmes de santé. En tout cas, ce n'était pas une décision réfléchie. J'étais tellement à côté de mes pompes que l'arrivée d'un nouveau chat ne pouvait qu'empirer la situation, d'autant que la bête se montrait assez caractérielle.

Certains se tournent vers l'alcool pour surmonter les moments de crise. D'autres se jettent sur tout ce qui se mange. Il y en a qui avalent des pilules pour se calmer, voire de vraies drogues. Moi, quand je suis stressée, soit je lis et j'écris des articles scientifiques sur les chats (j'ai des références en pagaille sur le sujet), soit je me tourne vers les chats eux-mêmes. Comme je n'avais pas de projet de livre en cours, il me fallait un chat. En tout cas, c'est ce que je me suis dit. Comme le savent bien tous ceux qui aiment ces petites bêtes, on a à peine besoin d'une excuse pour avoir un autre chat !

Ronnie, lui, n'en avait pas très envie. Il m'avait fallu des années pour le convertir aux chats et il restait un disciple assez réticent, sujet aux rechutes, quand il était question d'avoir un nouveau pensionnaire à la maison. Trente ans plus tôt, une chatte blanche et noire s'était aventurée dans notre jardin pour mettre bas un petit chaton. Nous l'avions appelée Ada parce qu'elle avait l'air d'une gouvernante en uniforme blanc et noir.

J'avais insisté pour qu'il me laisse adopter Ada, notre première chatte. Ronnie n'avait pas vraiment d'opinion sur les chats, ayant grandi dans une maison où il n'y avait pas d'animaux. Je trouvais que c'était un gros manque pour un enfant, mais il n'était pas de cet avis : « Je n'ai jamais eu la moindre envie d'avoir un animal de compagnie. Il y avait un chien que j'emmenais se promener, quand j'étais petit, mais je ne le faisais que pour avoir de l'argent de poche. Je n'aurais pas voulu en avoir un à moi. D'ailleurs, avait-il ajouté, je préfère ne pas avoir de chats dans les pattes. »

Adulte, il n'avait pas non plus fait beaucoup de place pour les animaux de compagnie. Son enfance privée

de chats (c'est moi qui dis « *privée* ») avait été suivie par une jeunesse tout aussi dénuée de petites bêtes à poils lors de ses années dans la marine royale, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis comme étudiant à l'université d'Oxford, et enfin comme correspondant à l'étranger et correspondant de guerre pour le *Daily Telegraph*. Je savais donc qu'il risquait de ne pas être enthousiasmé par l'adoption de Tottie. Pour la première fois depuis une éternité, il avait pu vivre quelques mois sans chats autour de lui. « Privé de chats », pour le dire à ma manière. Notre dernier chat, William, avait été piqué l'automne précédent à cause d'un cancer de la langue. Depuis sa mort, nous n'avions pas eu d'autre pensionnaire. J'avais été trop occupée par l'obtention d'un diplôme en psychologie animale, je passais tout mon temps à rassembler et à lire des articles scientifiques. Mon obsession pour la recherche avait pris le pas sur mon obsession pour les chats.

Et puis, quelques semaines avant mon examen, Ronnie avait fait la chute qui l'avait envoyé à l'hôpital. Même si j'avais du mal à l'admettre, il avait aimé la période sans chats que nous venions de vivre. Il n'avait pas particulièrement envie d'avoir à nouveau un matou, et sûrement pas cette boule de poils plutôt disgracieuse.

Je crois que Ronnie ne s'était pas tout à fait remis de la mort de William sept mois plus tôt. Il l'adorait. Nous l'avions adopté dans une maison du Somerset où vivaient 54 chats.

La maison elle-même était propre, il n'y avait pas la moindre crotte par terre ; en revanche, chaque surface plate était occupée par un chat. Assis ou étendus, assoupi ou déambulant, ils étaient partout : sur les tables,

les étagères, les fauteuils, les chaises, même le plan de travail de la cuisine, avec à peine quelques centimètres entre eux. Il y en avait autant par terre, sous les lits, les canapés, derrière la TV ou les tiroirs des commodes... Ces chats n'étaient pas heureux, leur trop grand nombre ne leur laissait pas un espace suffisant pour vivre. Pour eux, cela revenait à grandir au milieu d'une armée d'étrangers hostiles – trop d'odeurs et de bruits, trop de présences : ils étaient terrorisés.

Ronnie avait choisi William dans un panier rempli de chatons. « J'ai bien aimé la façon dont il tentait de sortir du panier, m'avait-il expliqué ensuite. Il retombait au fond et recommençait à grimper à chaque fois. Il était très persévérant. »

À un moment, alors que William avait quatorze ans, Ronnie s'était mis à rêver de lui. « William portait un béret de la marine. Et j'ai entendu quelqu'un, peut-être moi, dire : "Quel brave petit officier !" » Quand il m'a raconté ce rêve, j'ai réalisé que William était rentré dans le cœur de Ronnie. Son inconscient avait fait de lui un membre de son régiment, ce béret vert était la meilleure preuve d'amour qui soit !

William était devenu un très beau chat tigré. Ses longs poils lui donnaient une certaine élégance, mais il n'y avait pas pour autant besoin de le brosser deux fois par jour. Il avait des moustaches somptueuses, une queue fournie, de grosses pattes très douces, avec de la fourrure entre les coussinets, et un tempérament très calme. Il était tellement magnifique que j'avais même gagné un concours de photographie avec son portrait. En termes de beauté et de grâce, William n'avait de leçons à prendre de personne.

Tottie ne jouait pas vraiment dans la même cour. Elle était moche. Vraiment. Sur la photo, on voyait une chatte recroquevillée tout au fond d'une grande cage, dans un petit compartiment. Elle avait les oreilles rabattues à l'arrière sur le crâne et un regard craintif. Sa robe n'était pas très fournie, marron avec des tâches jaunes ici et là, et du blanc nulle part. Seules les touffes de poils noir qui sortaient de ses oreilles avaient quelque chose de séduisant. Ce n'était pas une photo très attirante, je le reconnais, et ce n'était pas faute d'avoir essayé de la prendre sous son meilleur jour. Le flash de l'appareil avait donné à ses yeux un éclat brillant, doré, mais en fait elle avait des pupilles vert pâle sans grand charme.

— Tu as attendu que je sois au fond d'un lit d'hôpital pour me sortir ce chat tout vilain de ton chapeau ? grogna Ronnie.

— Ce n'est que pour un temps, répondis-je, sachant qu'il était inutile de vanter sa beauté. Elle ne restera chez nous que pour que je la rééduque. Je vais la réhabituer à la vie domestique. Ensuite, on lui trouvera une nouvelle maison. Je ne veux pas l'adopter définitivement. Je vais seulement l'accompagner un moment.

— Ce n'est pas juste. Si tu veux ramener une bête à la maison, pourquoi ne trouves-tu pas un joli petit chaton ? Le cardinal Richelieu ne s'embêtait pas, lui. Il n'avait que des chatons dans ses palais, pas de chats adultes. Si on doit avoir un nouveau chat, je veux un chaton tout beau comme William.

Il avait raison au moins sur un point. J'avais bel et bien profité de son hospitalisation pour ramener Tottie à la maison. Je savais que s'il avait eu son mot à dire, Tottie n'aurait jamais franchi la porte. Elle n'était pas

seulement moche ; c'était aussi le chat le plus effrayé que j'avais jamais rencontré. La photo que je montrais à Ronnie était la plus réussie, sur plusieurs dizaines tentées. Sur toutes les autres, elle avait l'air pitoyable. Comme la plupart des gens, Ronnie juge les chats à leur allure. La sienne était épouvantable. Et il n'aimait pas non plus son nom.

— On dirait le nom d'une meneuse de revue d'il y a un siècle, critiqua-t-il, acerbe. Et une mauvaise, en plus !

Après quoi il ajouta, histoire de faire bonne mesure :

— On dirait George Bush. Elle a la même tête !

Après ces hallucinations avec George Bush, il semblait bien que ce n'était pas un compliment. En d'autres circonstances, Ronnie aurait pu trouver des qualités à George Bush père, mais pas ce jour-là.

Je jetai un nouveau coup d'œil à la photo. Est-ce qu'elle avait vraiment la même tête que l'ancien président des États-Unis ? Déjà, ses joues à moustaches n'avaient rien à voir avec celles toutes lisses de Bush. À quoi aurait-il ressemblé avec des moustaches et une fourrure ? J'avais du mal à imaginer...

— Je ne trouve pas qu'elle ressemble à Bush, dis-je avec fermeté. Tu racontes des bêtises.

En tout cas, la photo ne l'avait pas réconcilié avec notre nouvelle pensionnaire. Une bonne photo peut aider à faire adopter un chat par une famille, et ce n'était rien de dire que j'avais affaire à un cas presque désespéré. Comme un patient qui reste trop longtemps hospitalisé en bloquant un lit, Tottie prenait de l'espace depuis trop longtemps dans notre refuge. J'avais fait de mon mieux pour qu'elle ait une photo qui fasse envie sur notre site

web. Mais mes trois tentatives à des jours différents n'avaient rien donné.

Je fais partie d'une branche locale de l'association Cats Protection, qui accueille 170 chats tous les ans. L'association lutte pour survivre. Pour lever des fonds, les volontaires organisent des vide-greniers, tiennent des stands dans les fêtes locales, montent des tombolas. Les photos sur le site sont censées encourager les gens à adopter un de nos chats. Accueillir les chats comme Tottie revient cher, et plus ils restent, plus ils nous coûtent. Chaque animal doit voir le vétérinaire, être traité contre les puces et les mites, et être castré avant qu'on lui trouve une maison. Les chats errants, trouvés dans la rue ou à la campagne, ont souvent besoin de soins dont le montant peut s'élever à plus de mille livres sterling. Parfois, ces chats sont délibérément abandonnés alors qu'ils sont malades, parce que leurs propriétaires ne peuvent pas ou ne veulent pas payer leurs soins chez le vétérinaire.

La première fois que je l'ai vue, Tottie vivait dans une grande cage avec un superbe chat à la fourrure pleine de nuances de brun, qui s'appelait Lottie. Les cages étaient dans le jardin d'une volontaire, Ann. Cats Protection a de gros centres un peu partout en Grande-Bretagne, mais les petites branches comme la nôtre doivent compter sur des bénévoles qui accueillent les chats chez eux ou dans de grands abris dans leur jardin.

Les deux chats venaient du même endroit, ils auraient dû être amis, mais étant donné que Tottie passait le plus clair de son temps à essayer de se cacher sous son lit, leur entente ne semblait pas si cordiale que cela. Les humains ont souvent tendance à surestimer l'amitié

entre les chats. Pour ces deux-là, le mieux qu'on pouvait dire, c'est qu'ils ne se battaient pas entre eux.

Lottie était très amicale avec les hommes, elle adorait quand Ann la caressait ou la brossait. Ann vit dans un village des Cotswolds, dans le sud-est de l'Angleterre, un lieu idéal pour les chats, loin du trafic automobile. Quand on arrive dans l'allée de sa maison, on voit presque toujours un ou deux chats se promener. Ce sont ses chats à elle, qu'elle a recueillis. Elle en a plusieurs, mais elle ne se laisse pas envahir. Et comme sa maison donne sur des champs, ils ont un territoire énorme à explorer. De plus, son jardin est très grand. Malgré les matous, la maison est toujours impeccablement propre – elle est mieux rangée et nettoyée que la mienne, pour tout dire. Ann voue un véritable amour aux chats, mais elle reste mesurée. C'est elle qui tient les comptes de notre branche, c'est l'une des personnes les plus travailleuses et les plus gentilles que je connaisse.

Certaines familles d'accueil finissent par accepter trop de chats, parce qu'ils ne supportent pas de voir ceux qu'ils ont recueillis partir pour un autre foyer. Une fois qu'ils sont tombés amoureux, ils ne veulent plus de s'en séparer. Sur ce point, Ann est toujours restée raisonnable – même si un de ses chats, Moïse, une tornade noire et blanche, est complètement sauvage et se laisse à peine approcher.

Quand j'ai allumé mon appareil pour prendre des photos à destination du site internet, Lottie avait vraiment fière allure. En plus d'avoir un museau blanc, des yeux dorés, des poils soyeux et de longues moustaches blanches, elle s'est approchée de moi. C'était vraiment la chatte faite pour vivre avec des humains.